

19 AOÛT > ROMAN France

Les irréguliers

OLIVIER ADAM



Olivier Adam est toujours aussi doué pour décrire la difficulté des êtres à encaisser les coups que la vie vous donne, à avancer droit dans les clous.



Olivier Adam peaufine les contours de son univers sombre dans un roman situé en grande partie au Japon, *Le cœur régulier*.

Sarah pourrait être une femme comme une autre avec ses deux enfants, Anaïs et Ro-

main, adolescents dégingandés et mutiques ; son « si gentil mari », Alain, avec lequel elle n'a au fond jamais partagé grand-chose.

L'héroïne du nouveau roman d'Olivier Adam a perdu son emploi, et surtout un frère tant aimé, Nathan, mort dans un accident de voiture qu'elle pense être un suicide déguisé. Accablée, Sarah a eu besoin d'une pause, de se retrouver, elle qui

confie : « Je ne respire plus depuis si longtemps. » Sarah s'est envolée un beau jour vers le Japon. Au lieu d'aller visiter les temples de Kyoto, elle a posé ses bagages dans une « station balnéaire

19 AOÛT > ROMAN France

Un Petit Nicolas de Pointe-Noire



Alain Mabanckou

Alain Mabanckou arrive chez Gallimard avec le roman d'un gamin du Congo. Une chronique pleine d'humour, d'impertinence et de vitalité, dans le monde de la débrouille et de l'absurde. Tout sauf naïf...



Le petit Michel grandit à Pointe-Noire, importante ville industrielle du Congo (ex- « Congo-Brazzaville »). Sa mère, maman Pauline, a un sacré bagout, bien africain par ses images ravageuses mais nullement traditionnel : elle appartient au monde urbain, tout comme papa Roger – le père adoptif – réceptionniste à l'hôtel Victory Palace, admirateur des merveilles occidentales. Il faut oublier les clichés : palabre, griots, brousse. On écoute les nouvelles exotiques et prodigieuses venues du vaste monde en captant la Voix de l'Amérique (et Michel réinvente, à sa manière d'enfant, Giscard, Bokassa I^{er}, le shah, bien d'autres). On accueille, tout ébaubis, le premier lecteur de cassettes, d'où s'élève la voix de Georges Brassens (un morceau d'anthologie). On s'enthousiasme ou s'afflige des pantalons coupés par l'infatigable monsieur Mutumbo, apprenti cordonnier devenu tailleur après un rude apprentissage en Algérie.

En ce temps-là, de surcroît, règne sur le Congo, le multiprésident (il préside tout) « Immortel Marien Ngouabi », dictateur de 1969 jusqu'à son assassinat en 1977 : un militaire censément marxiste-léniniste qui s'autoproclame nouveau Lénine et dont les successeurs célébreront l'œuvre théorique incomparable. Il faut apprendre des passages entiers de son grand livre à l'école et la quasi-totalité au collège. Parallèlement, on n'en continue pas moins à se rendre à l'église Saint-Jean-Bosco – à condition qu'il n'y ait pas mieux à faire. Et il y a souvent mieux à faire : fêtes, réjouissances ou toutes circonstances qui permettent à la parole d'émerveiller et aux jeunes filles

en fleurs de vous faire chavirer. Dédié à maman Pauline et à papa Roger, *Demain j'aurai vingt ans* est un roman délibérément autobiographique même si, bien sûr, Michel ne saurait être confondu avec Alain Mabanckou (né en 1966). On songe irrésistiblement à une version africaine de Pagnol, voire à un hommage au *Petit Nicolas* de René Goscinny (Michel, comme Alain, dévore les BD et autres comics). A l'instar du gamin français, Michel raconte avec toute la fausse naïveté possible tensions, angoisses ou disputes – sans compter bien sûr les premières amours, palpitantes confrontations avec ces redoutables puissances que sont les jeunes filles et les jeunes femmes.

Le monde de Michel est un monde en crise, précaire, où les adultes travaillent dur pour correspondre au modèle économique et social des Trente Glorieuses tel qu'il arrive, joyeusement désossé, à Pointe-Noire. C'est un monde violent, et pas seulement par les nouvelles entendues sur la Voix de l'Amérique. C'est un monde injuste où l'absurdité militaro-marxiste fait néanmoins bon ménage avec la Françafrique et la puissance pétrolière. Rien n'est caché. Rien, cependant, ne brise la vitalité, le besoin de s'en sortir et l'optimisme d'une narration tonique – qui est un optimisme de combat. Hommage aux siens, salut aux origines, *Demain j'aurai vingt ans* est aussi une éducation sentimentale – donc un apprentissage de la blessure et de la déception. Un apprentissage politique, également. Pourtant, on s'amuse de bon cœur.

« Michel, dit papa Roger au sortir d'un épisode grave, il faut maintenant que tu penses aussi à nous. Il faut que tu nous rendes heureux car nous t'aimons et nous ne sommes pas tes ennemis. » Alain a tenu la promesse de Michel.

JEAN-MAURICE DE MONTREMY

déserte où affluent des gens aux motivations obscures ». Notamment des candidats au suicide bien décidés à en finir en se jetant du haut des falaises locales.

Avant de disparaître, Nathan y était lui aussi venu pour tenter d'apaiser ses démons. « *Alcoolique, cliniquement maniaco-dépressif, autodestructeur et profondément malheureux* », le frère de Sarah n'avait jamais cessé d'enchaîner les petits boulots tout en rêvant d'écrire. Depuis sa disparition, celle-ci cherche en vain l'enfant qu'elle était auprès de lui. « *Je me suis perdue et sans lui, désormais, il me semble que je ne me retrouverai jamais, que je suis condamnée à errer loin de moi jusqu'à la fin des jours* », lâche-t-elle avec lucidité.

Au Japon, Sarah va croiser plusieurs personnages marquants dont ce Natsume Dombori, avec son coupe-vent, sa lampe torche et sa casquette de base-ball vissée sur la tête. Un ancien policier qui s'est fixé pour mission de sauver les âmes en détresse, essayant à chaque fois de ne pas arriver trop tard. « *Personne n'a envie de mourir. Tout le monde veut vivre. Seulement, à certaines périodes de votre vie, ça devient juste impossible* », explique-t-il à Sarah...

Comme il l'avait déjà fait dans *A l'abri de rien* (L'Olivier 2007, repris en Points), qui lui valut de rater le prix Goncourt à une voix mais d'empocher le prix Populiste et le prix France-Télévisions, Olivier Adam a choisi ici de donner la parole à une femme tourmentée.

On aura du mal à ne pas être en empathie avec une Sarah qui, depuis toujours, depuis l'enfance et l'adolescence où le noyau qu'elle formait avec Nathan lui permettait de respirer, a du mal à se fondre dans le flot commun, à cohabiter avec les autres.

L'auteur de *Je vais bien, ne t'en fais pas* (Le Dilettante 2000, repris en Pocket) est toujours aussi doué pour décrire la difficulté des êtres à encaisser les coups que la vie vous donne, à avancer droit dans les clous. Mélancolique en diable, bourré de moments de grâce qu'on dirait comme en apesanteur, *Le cœur régulier* avance lentement vers la lumière, porté par la prose d'un Adam plus affûté que jamais.

ALEXANDRE FILLON

Olivier Adam

Le cœur régulier

ÉDITIONS
DE L'OLIVIER

TIRAGE : 50 000 EX.

PRIX : 18 EUROS, 240 P.

ISBN : 978-2-246-72661-6

SORTIE : 19 AOÛT

Alain Mabanckou

Demain j'aurai vingt ans

GALLIMARD

TIRAGE : 25 000 EX.

PRIX : 21 EUROS, 384 P.

ISBN : 978-2-07-012962-1

SORTIE : 19 AOÛT

25 AOÛT > ROMAN France

L'insaisissable gravité de l'être

Après *Une histoire subjective de l'identité*, Claude Arnaud revient avec un roman autobiographique sous le signe de la fratrie. Eblouissant.



Enfant, Claude Arnaud casse tous les thermomètres afin de faire rouler entre ses doigts le mercure qui s'en échappe en perles glissantes. La fascination pour toute matière mouvante n'a jamais quitté l'écrivain qu'est devenu l'auteur de *Qui dit je en nous ?* (Grasset, Prix Femina de l'essai 2006). La question de l'identité, du moi – substance versatile s'il en est –, court en rigoles d'interrogations dans tous ses livres. Moi pluriel toujours prêt à se réinventer et à se renommer : à l'instar du poète lusitain hétéronyme Pessoa, Claude Arnaud a assumé plusieurs noms : Clodion le chevelu pour ses frères aînés, Bastien le jeune militant trotskiste distribuant des *LO* aux ouvriers, Arnulf l'androgynisme séduisant l'un et l'autre sexes ; moi volatil et duplice entre envol ivre d'enthousiasme et angoissant flottement du doute, entre hommes et femmes, passion collective et voyage intérieur, amarres larguées et désir d'ancrage... Son premier ouvrage fut une biographie de Chamfort (Robert Laffont, 1988), le brillant esprit à la croisée de l'Ancien Régime et de la Révolution. On comprend que ce bâtarde d'une aristocrate et d'un chanoine, admiré par Nietzsche et par Cioran, et

dont Camus qualifie le parcours de « *course vers l'absolu qui s'achève dans la rage du néant* », ait pu plaire à Claude Arnaud : l'« *anti-écrivain réservant son brio à la conversation* » est à la fois clairvoyant et *borderline*, déclassé ou plutôt surclassé social, suprêmement double – jacobin et mondain, idéaliste et misanthrope... Le premier roman de Claude Arnaud poursuit le thème de la versatilité de l'individu confrontée à la réalité du monde avec un titre qui se suffit à lui-même *Le caméléon* (Grasset, Prix Femina du premier roman 1994). En 2003 paraît un *Cocteau* (Gallimard, 2003), autre figure aux multiples facettes. Mais, en vérité, quoi de mieux en matière de labilité que son propre cas ? Avec *Qu'as-tu fait de tes frères ?*, l'auteur, né en 1955, parle de lui à la première personne. Ce roman autobiographique retrace l'itinéraire d'un enfant timide mais pas si sage, de la soporifique jeunesse « *au 35* » d'une avenue de Boulogne à l'émancipation sexuelle des années 1970 en passant par les barricades de 68 et les trips au H, sur riffs de guitare électrique. La Gauche prolétarienne, l'antipsychiatrie de Félix Guattari, les cours de Roland Barthes, les corps prompts au plaisir, Claude Arnaud fait vibrer le lecteur au rythme de ses émois politiques et amoureux. On croise Hervé Guibert « *à la poignante beauté* » comme le dramaturge argentin Copi. Au-delà de l'égotisme, il réussit à faire revivre ce moment de la rupture dans l'Histoire : la France éternelle de De Gaulle au bord de l'implo-

sion. C'est une formidable anatomie d'un pays en mutation. Finies les valeurs bourgeoises de la notabilité et de l'effort honnête que le père, ancien officier de marine reconverti dans l'industrie, ne pourra plus inculquer à ses quatre fils ! Oubliée (un temps) la sensibilité humaniste d'une mère fine et dévouée ! La bascule est définitive, qui plonge acteurs et figurants dans une autre ère : de liberté joyeuse pour le narrateur, de misère et de déceptions pour ses frères. C'est que ce livre au titre emprunté de l'injonction biblique (Dieu ordonne à Caïn d'être le gardien de son cadet Abel, qu'il a pourtant tué) est écrit sous le signe de la fratrie, les deux aînés de Claude, Pierre, promis à un brillant avenir d'ingénieur, qui sombre dans la folie et se suicide, Philippe, l'éternel rebelle et son mentor intellectuel, qui disparaît en mer... *Qu'as-tu fait de tes frères ?* est cette tragédie grecque revisitée (la famille maternelle de l'auteur, corse, baigne dans le fatalisme méditerranéen). Tragédie qui frappe sous le soleil et ne laisse l'auteur d'être étonné, comme ébloui par cette vie

qui va de l'avant : « *Je continue à le juger horriblement décevant, ce réel, mais je lui reconnais une forme d'opacité énigmatique, comme s'il n'était que la somme inquantifiable de nos contradictions.* » SEAN JAMES ROSE

Claude Arnaud

Qu'as-tu fait de tes frères ?

GRASSET

TIRAGE : 7 500 EX.

PRIX : 19 EUROS / 384 P.

ISBN : 978-2-246-77111-1

Sortie : 25 AOÛT

19 AOÛT > ROMAN France

Gabriel et l'ange bleu

Un homme part pour New York, accompagné de ses souvenirs et de ses fantômes. Et Fabrice Gabriel visite la grande ville à la manière d'un songe.



Alors qu'il embarque pour New York, Gilles – le narrateur de *Norfolk* – voit l'avion sur la piste comme un vieux jouet, l'une des maquettes qu'il bricolait petit. Il apprécie l'air sec, le bleu léger, « *le décor soudain plus simple, ordonné en lignes claires, qui rendait possible l'idée presque nette d'un horizon* ». Mais surtout, Gilles a vu se surimposer au ciel le visage de sa sœur Ida, morte à l'âge de treize ans. Rien d'effrayant, au contraire : un visage souriant. Un bon ange messager, guide mystérieux.

Ainsi commence le voyage intérieur de Gilles tandis que l'avion vole vers New York. Un voyage double, intérieur-extérieur avec des visions dédoublées et l'énigme d'une quête silencieuse, musicale peuplée de signes issus de souvenirs, de lectures et de quelques toiles où s'entrecroisent Van Dyck et Gainsborough. Gilles, comme le *Blue Boy* de Gains-

borough et comme le fils d'un de ses amis new-yorkais, « *vit avec nature au milieu des fantômes* ». Il est cousin du « *Gilles* » de Watteau, ce « *drôle de Christ gourd et blanc, qui se tient au Louvre en apesanteur, perdu dans ses songes clos, sa camisole de vieil enfant trop sensible...* ».

On ne saura pas quel chagrin ou quel deuil pousse Gilles à partir avec sa valise vers cet autre côté de l'océan, guidé dans une songerie blanche par ses anges bleus. Nous savons simplement quels repères balisent sa quête : Ida, la sœur perdue ; un oncle mort, Jacob, qui fit son éducation intellectuelle et artistique ; un écrivain culte, Alfred Lubin, qui s'est effacé là-bas, presque inaperçu, et dont l'oncle Jacob avait traduit les œuvres ; une certaine Jill, enfin, brève et intense passion de Jacob, voilà bien longtemps, et dont reste une carte postale qu'elle envoya : le *Blue Boy*.

A force d'examiner le tableau de Gainsborough – Fabrice Gabriel décrit remarquablement la peinture et les villes – un certain nombre de retouches apparaissent, des repentirs, des personnages cachés, effacés, retouchés... Il en va de même pour les espoirs et les désirs de Gilles. Le monde des

anges et des fantômes transforme New York en un étrange parcours, rythmé par un jeu de citations empruntées à Nabokov. Fabrice Gabriel, qui dirige, là-bas, le Bureau du livre français de l'ambassade de France, décrit cette ville comme personne d'autre, sans aucune des formules obligées, sans aucun des clichés. On croirait presque la mégapole de Londres vue par James Matthew Barrie et Peter Pan : une ville ancienne dans son modernisme, doucement fantaisiste et magique.

Le mot « *norfolk* », et ses nombreuses significations (dont certaines sont retravaillées par l'imaginaire secret de Gilles), sert également de balise. Fabrice Gabriel le propose, chaque fois différent, le long du parcours de Gilles comme autant de cailloux sur la route du Petit Poucet. « *Le norfolk est un vêtement d'enfance, pour toi et le futur, lit-on en guise d'envoi, puisque rien n'est mort, dit-on, que ce qui n'existe pas encore.* » L'Amérique ne serait-elle qu'un songe ? J.-M. M.

Fabrice Gabriel

Norfolk

SEUIL

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 17 EUROS / 216 P.

ISBN : 978-2-02-103059-4

Sortie : 19 AOÛT

19 AOÛT > ROMAN France

Mère courage

Avec son deuxième roman, **Jean-Baptiste Del Amo** change de registre.



Après *Une éducation libertine*, son formidable premier roman « hugolien » qui obtint en 2008 à la fois les suffrages de la critique, des jurés Goncourt et du public, Jean-Baptiste Del Amo aurait pu poursuivre dans la même voie, où on l'aurait d'ail-

leurs suivi volontiers. Il a préféré, non sans audace, changer radicalement de registre, au risque de dérouter ses lecteurs, même si l'on retrouve dans *Le sel* quelques échos, quelques thèmes, quelques réminiscences du précédent. *Le sel*, donc, se déroule de nos jours, à Sète (autrefois Cette), ce port bizarre entre l'étang de Thau et le golfe du Lion, avec son entrelacs de canaux, une ville très « sudiste », qui invite au départ, à l'aventure. A la mélancolie aussi, ce pourquoi elle a inspiré pas mal de poètes. Mais dans la famille dépeinte par Del Amo, on est beaucoup plus prosaïque.

Le *pater familias* surtout, Armand, élevé à la schlague dans une famille d'immigrés napolitains qui ont fui la guerre, patron-pêcheur qui trime dur pour faire vivre sa femme Louise et leurs trois enfants, Fanny, Albin et Jonas, mais exige d'eux, en retour, plus que du respect : une soumission absolue. Même quand il leur impose à la maison la présence de marins de passage



JEAN-BAPTISTE DEL AMO/AUTOPORTRAIT/GALLIMARD

dont on ignore quels rapports exacts il entretient avec eux, quand il rentre ivre et devient violent, quand il oblige Albin à l'accompagner en mer afin de lui apprendre le métier où, fils aîné, il devra lui succéder un jour.

Mais le dressage échoue : l'héritier soumis lui échappe, et préfère devenir travailleur social. Il a fait sa vie, s'est marié avec Emilie, ils ont eu eux aussi trois enfants, dont des jumeaux. Mais leur couple bat de l'aile, Emilie le quittera. Fanny, elle, a épousé Mathieu, ils ont eu deux enfants, dont Léa, morte petite fille. Ses parents ni son frère Martin ne s'en sont jamais remis. Quant au dernier, Jonas, c'est, depuis tout gosse, le « mouton noir » de l'histoire. Parce qu'il s'est très tôt découvert homosexuel, qu'il ne s'en est pas caché, qu'il est parti faire ses études à Toulouse et vivre avec des garçons. Fabrice, mort du sida, puis Hicham, qui fait maintenant partie de la famille.

Aujourd'hui, Armand est mort depuis cinq ans, Louise continue de vivre, dans ses souvenirs douloureux. Elle se rappelle en particulier l'agonie et la mort du père de son mari, ignoble patriarche tyrannique digne du père Thibault de Martin du Gard. Mais surtout, elle attend tout son petit monde à dîner, enfants et petits-enfants. Elle a prévu des moules farcies et une macaronade. Mais viendront-ils, et comment se déroulera la soirée ? On ne le saura pas vraiment, puisque le roman se situe avant, composé de flash-back, de séquences où l'on passe d'un protagoniste à l'autre, qui revisitent en boucle leur passé, avec les mêmes épisodes traumatisants : ainsi Fanny assistant un jour, sur la plage, à une scène équivoque entre sa mère et un Anglais, puis giflée parce qu'elle n'a pas surveillé Jonas qui aurait pu se noyer. Tout le livre tourne autour du personnage de Louise, rempart contre les drames, les malheurs, la haine. Une mère courage « forte et inaltérable » qui a tout donné à ses enfants, lesquels représentent pour elle « ses vies encore à vivre ».

Le sel est une mécanique complexe et cérébrale, très maîtrisée, aux antipodes d'*Une éducation libertine*. Jean-Baptiste Del Amo, trente ans à peine, a réussi son deuxième roman.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Jean-Baptiste Del Amo

Le sel

GALLIMARD

TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 19,50 EUROS ; 304 P.
ISBN : 978-2-07-012909-6
SORTIE : 19 AOÛT

18 AOÛT > ROMAN France

Presque célèbre

Après *Val de Grâce*, **Colombe Schneck** continue de mélanger fiction et autobiographie dans *Une femme célèbre*.



Depuis ses débuts, Colombe Schneck a pris la bonne habitude de raconter des histoires qui ne sont pas à son avantage. De publier de minces volumes sans gras où elle ne fait pas la maligne et ne se donne pas le beau rôle, bien qu'elle en soit le centre ou plutôt le cœur. Tous ont pour point commun d'être des textes de douleur, même s'ils sont traversés par des éclats de joie et de grâce.

La narratrice de son nouveau livre se nomme Jeanne Rosen, elle ressemble un peu à l'auteure de *L'incroyable Monsieur Schneck* (Stock 2006, repris en Points), mais pas totalement. Jeanne est la mère d'un enfant unique, Nino, gamin fûté et affligé d'un « truc neurologique bizarre ». Elle croit avoir réussi « un divorce moderne » après s'être séparée sans trop de casse du père de Nino. Un « homme inattendu »

qui s'enfuyait la nuit, buvait plus que de raison et l'avait avertie : « Si je t'épouse, je te tromperai peut-être mais je ne te quitterai jamais. »

Jeanne a présenté « une émission de radio, une autre à la télévision » ; elle a été la maîtresse de W., un critique littéraire puissant et marié à une femme qui a des qualités qu'elle ne possède pas ; elle a écrit un roman qui, grâce à l'entregent dudit W., a trouvé sans difficulté un éditeur et reçu « un accueil inmérité ».

En apparence du moins, la demoiselle s'est toujours bien débrouillée dans l'existence. « Je suis une injustice vivante » ou « Je suis comme un chat qui rebondit toujours », reconnaît-elle. Jeanne a pourtant conscience que sa « presque réussite » fait des envieux, qu'elle n'a pas que des supporters. Il lui suffit de tomber sur les mails d'auditeurs se plaignant de son haut débit, sans parler de « la ligue d'abolition de Jeanne Rosen » sur Facebook, trente-sept membres, dont le texte d'introduction la prétend sotte et inculte.

Depuis un moment, Jeanne a d'autres chats à fouet-

ter, tout obnubilée par la splendeur et la gloire de Denise, morte dans la pauvreté et la solitude le 6 juin 1983. Denise, c'est Denise Glaser. La vedette de la télévision des années soixante, la présentatrice de l'émission « Discorama » qui lança, depuis un studio blanc sans décor, les carrières de Barbara, Maxime Le Forestier, Catherine Lara « et tant d'autres ». « Elle vivait à travers les autres, ne semblant pas avoir de désir propre, se moquant des sentiments. Elle vivait de sa curiosité infinie pour les talents des autres », nous dit Jeanne d'un personnage qui l'émeut...

Roman vrai sur la fragilité de la vie et des êtres, la difficulté de se reconstruire, *Une femme célèbre* s'intéresse à l'envers du décor. Celui d'une Denise Glaser, seule et sans un sou après sa mise au placard, et celui d'une Jeanne inconsolable de la mort de ses parents.

AL. F.

Colombe Schneck

Une femme célèbre
STOCK

TIRAGE : 11 000 EX.
PRIX : 15 EUROS, 156 P.
ISBN : 978-2-234-06266-7
SORTIE : 18 AOÛT

25 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Au Quai

Heurs et malheurs d'un apprenti diplomate.



Rejeton d'une terne famille de la petite-bourgeoisie provinciale, le narrateur, durant sa morne enfance, n'a qu'un moyen d'évasion : les numéros de *Géo* que lui offre son oncle. Lecture pernicieuse qui lui inocule le virus du voyage. Et, pour voyager, quoi de mieux que d'en faire son métier ? Il aurait pu être explorateur, anthropologue, pirate, steward ou businessman. Il passe seulement le concours du Quai d'Orsay, le réussit. Et le voici qui monte à Paris pour devenir diplomate, se rêvant en Claudel, Morand ou Saint-John Perse... Hélas, trois fois hélas ! Parce qu'il n'est pas né dans le sérail, que son classement au concours est médiocre, qu'il n'a aucune prestance, et que le ridicule attaché-case que lui a offert sa mère fait trébucher un chef de service rancunier, notre ami se retrouve affecté au « Bureau des pays en voie de création – section Europe de l'Est et Sibérie ». Officine improbable, perdue au fin fond du XIII^e arrondissement, si oubliée et méprisée du reste de l'administration des Affaires étrangères qu'on l'a surnommée « le Front russe ». On est bien loin des tentations exotiques de l'enfance, comme des lus-

tres et des lambris dorés du Quai d'Orsay. Il n'y a guère, pour s'occuper, qu'un pigeon qui vient crever sur sa fenêtre, quelques diplomates kal-mouks à cornaquer dans le gai Paris, et même une liaison éphémère avec sa collègue Aline.

Un moment, il croit tenir sa chance. Remarqué, par hasard, par le service de la Communication, il rejoint enfin fièrement le Quai. Le voici chargé d'organiser à Paris la première « Marche des fiertés diplomatiques », une espèce de diplo-parade qui se terminera en fiasco et vaudra à son inventeur, grâce à la fidèle vindicte de ses ennemis, un retour définitif sur le Front russe.

Sans doute en partie autobiographique, ce remake moderne des *Illusions perdues* est savoureux et joliment troussé, typique des premiers romans qu'affectionne Le Dilettante. Certains de ses auteurs ont fait carrière, d'autres non. **Jean-Claude Lallumière**, peut-être parce qu'il était persécuté au lycée par un prof de maths qui se livrait à propos de son nom à des plaisanteries faciles, s'est orienté vers les lettres, puis l'écriture. Il a eu raison : que Lallumière soit. J.-C. P.

Jean-Claude Lallumière

Le Front russe

LE DILETTANTE

TIRAGE : 2 222 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 256 P.

ISBN : 978-2-84263-192-5

SORTIE : 25 AOÛT

19 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Ces années-là

Dans *France 80*, Gaëlle Bantegnie décrit avec force détails une décennie.



Souvenez-vous, c'était hier, ou presque. Les étranges années quatre-vingt. L'époque bénie du Skaï orangé et du Formica imitation bois. En 1984, les parents de Claire Berthelot – Marise, imbattable au Scrabble, et Henri, fou de deltaplane – roulent en Renault 9 crème et viennent d'accéder à la propriété à Rezé-lès-Nantes, en Loire-Atlantique. L'héroïne du formidable premier roman de Gaëlle Bantegnie a 13 ans, elle mesure 1m 57 pour 50 kg.

Quant à Patrick Cheneau, il est technico-commercial chez les Bâtisseurs de l'Atlantique où il va subtiliser 10 000 francs dans la caisse avant de s'enfuir à Palma de Majorque et de rendre l'argent. L'autre protagoniste de *France 80* porte une gourmette au poignet et peut danser en slip, seul chez lui, les volets fermés, en écoutant la BO du film *Grease*. « Si on voulait être gentil, on pourrait dire qu'il ressemble à Richard Gere », nous explique Gaëlle Bantegnie. Patrick s'est offert une Fuego bleue, il a rasé sa moustache jugée ringarde par l'une de ses nombreuses fian-

cées. On le verra ensuite devenir VRP, faire du porte-à-porte en essayant de vendre des abonnements à la chaîne payante Canal +, affirmer que : « *Le blanc, y a pas plus classe mais faut mettre de la marque, sinon ça fait péquenot.* » Claire, elle, passe en seconde avec justesse. Hésite à sortir avec Boris Savineau – « en 2008, elle ne cherchera pas à retrouver Boris Savineau sur Facebook pour voir la tête qu'il a », nous apprend Gaëlle Bantegnie. L'adolescente a du mal avec son corps et ses sentiments, elle sait « qu'elle est de gauche mais ça ne va pas plus loin ». En 1989, elle se mettra à pleurer en apprenant qu'elle est reçue à l'épreuve du baccalauréat... Doux-amer, juste et bien mené, *France 80* séduit d'un bout à l'autre avec son enfilage de détails bien sentis et son regard sociologique. Pour ses débuts littéraires, Gaëlle Bantegnie a su attraper dans ses filets une époque traversée ici par divers membres des classes moyennes. La romancière débutante et déjà aguerrie ne les juge pas. Elle préfère les regarder avancer à leur rythme. AL. F.

Gaëlle Bantegnie

France 80

GALLIMARD,
« L'ARBALÈTE »

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 12,7 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-07-012985-0

SORTIE : 19 JUIN

19 JUIN > ROMAN France

Trois contre tous

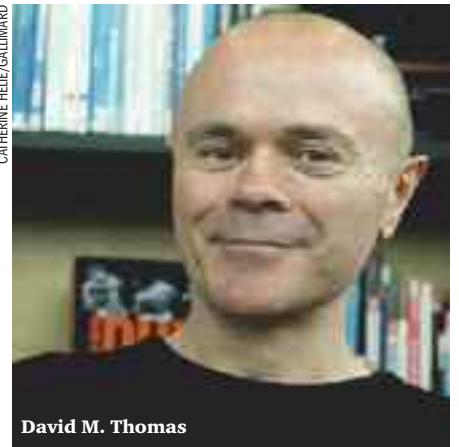


Gallois d'origine (né en 1959), **David M. Thomas**, fils d'ouvrier, s'est engagé dans la grande grève des mineurs qui marqua profondément la Grande-Bretagne lors du retournement des années

1980. Installé à Limoges, Thomas écrit en français. Il fut l'une des révélations de la rentrée 2009 avec le premier titre d'une trilogie, *Un plat de sang andalou*, forte évocation des Brigades internationales et de leurs désillusions à la fin de la guerre civile d'Espagne.

Désillusions, mais sans baisser pour autant les bras. *Nos yeux maudits*, deuxième titre de cette trilogie – qui peut se lire de manière autonome –, met en scène trois des personnages, dont un imprévisible Irlandais,

CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD



David M. Thomas

partis sauver l'un de leurs camarades détenu à Mauthausen. Deux hommes et une femme au cœur de l'Allemagne nazie, hantés par les réminiscences du récent désastre espagnol et par toutes les tensions d'une Europe maintenant menacée de l'intérieur.

Comme dans *Un plat de sang andalou*, David M. Thomas donne une forte cohérence à ces points de vue multiples de personnages venus de pays et de cultures éloignés. S'il confère aux dialogues un rôle important – renouvelant même leur emploi –, il en conserve ici l'acquit mais donne plus de place à la narration et à la description, avec autant d'efficacité. Par sa réflexion politique et historique, comme par sa vigueur romanesque et son rythme, *Nos yeux maudits* confirme le talent de l'écrivain. A ne s'en tenir qu'à l'écriture, Jonathan Littell ne tient pas la distance. Quant au « rendu » littéraire du nazisme : là aussi préférez Thomas.

J.-M. M.

David M. Thomas

Nos yeux maudits

QUIDAM

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 296 P.

ISBN : 978-2-915018-47-9

SORTIE : 19 JUIN

26 AOÛT > ROMAN France

Rivage noir

Nouveau roman de **Dominique Barbéris**, *Beau Rivage* impressionne par son art de distiller l'inquiétude et le mystère.



Découverte chez Arléa avec *La ville* (1999, repris Arléa-Poche), Dominique Barbéris a ensuite publié quelques livres remarqués à L'Arpenteur dont *Les kangourous* (2002) qui inspira un film d'Anne Fontaine avec Isabelle Carré et Benoît

Poolverde, *Entre ses mains*. Finaliste du prix Femina et lauréat du prix des Deux-Magots, son dernier roman en date, *Quelque chose à cacher* (2007, repris en Folio), marquait son entrée sous la couverture blanche de Gallimard. La revoilà, toujours dans la « blanche », avec un texte envoûtant et étrange, *Beau Rivage*. La narratrice se souvient d'un séjour marquant. Lorsqu'elle avait pris pension avec Franck, son mari, universitaire, dans un petit hôtel à la montagne.

Non loin d'un lac et d'un ancien sanatorium, Le Beau Rivage se trouvait à deux kilomètres de la frontière. Franck avait choisi l'endroit pour le bon air et les promenades, pour pouvoir avancer sur la rédaction de sa thèse.

La patronne des lieux était une veuve mariée deux fois, Anne-Marie Fiedler. En cette période calme de fin de rentrée, juste avant la fermeture annuelle d'octobre, on remarquait la présence d'une employée un peu revêche. L'énigmatique Edmée au chignon en paquet, comme celui de

CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD



Dominique Barbéris

Simone de Beauvoir. Outre la narratrice et son mari, les seuls clients de l'établissement étaient les Vasseur. Le couple, plus âgé, formé par Eric, chef d'entreprise, et Christine, ancienne danseuse à l'élégance hautaine. Puis débarqua Serge, vieux loup solitaire qui prétendait être dans la diplomatie et revenir d'Afrique. La narratrice l'avait trouvé d'emblée peu clair, persuadée qu'il devait être « dans le renseignement ou l'espionnage ».

« Il faut se méfier avec les hommes. Surtout les

hommes seuls », l'avait prévenue Anne-Marie Fiedler, « on sait ce qu'ils cherchent »... Toujours aussi douée pour manier l'inquiétude et le mystère, Dominique Barbéris est au sommet de sa forme. Son *Beau Rivage* ferre d'emblée le lecteur, prisonnier d'un bout à l'autre d'un climat oppressant et d'un décor pas si paisible que ça. AL. F.

Dominique Barbéris
Beau Rivage
GALLIMARD
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 15,90 EUROS, 176 P.
ISBN : 978-2-07-013090-6
SORTIE : 26 AOÛT

19 AOÛT > ROMAN France

Une araignée au plafond

Une mère et une fille des deux côtés de la folie et du désamour.



Tragédies et secrets familiaux, maisons chargées de souvenirs et de drames, fantômes oppressants sont au cœur des livres de **Gisèle Fournier** depuis le remarqué *Non-dits*, paru il y a dix ans. Après trois romans, *Mentir vrai*, *Perturbations* et *Ruptures*, et un recueil de nouvelles, *Chantier*, tous quatre parus au Mercure de France, la romancière, installée en Suisse, revient avec ses personnages fêlés dont elle tisse avec précision et finesse les récits douloureux. Ici, deux narratrices, deux voix se répondent : une mère puis sa fille, Emilie. Deux faces d'une relation tourmentée, deux extrémités d'un lien malade.

On entre dans le livre par les pensées errantes d'une femme, des notes confuses. La narratrice se sent espionnée, traquée. Peu à peu le délire prend corps. C'est une lente dérive paranoïaque, une descente hallucinatoire. « Elle, ouverte à tous

vents », voyant une marque rouge sur un mur, obsédée par une tache au plafond. Habitée de cauchemars qui semblent réels et dans lesquels un mari tombe d'un balcon. La crainte d'une malédiction après la rencontre avec un homme aux yeux bleus transforme un voyage en Italie en affrontement conjugal. La distance, le silence s'installent jour après jour dans un couple « n'ayant pour tout échange que quelques commentaires futiles sur le choix des plats et du vin. Ruminant certainement chacun de son côté notre rancœur l'un envers l'autre ».

A la maladie de la persécution, à la suspicion, s'ajoute un sentiment de jalousie à l'égard du mari, de sa propre fille, de leur complicité. Il y a pourtant aussi de la lucidité par éclaircies : « Si seulement, je pouvais être comme tout le monde. Faire comme tout le monde. En apparence du moins. Marcher tranquillement au lieu de chanceler. » Le carnet dans lequel la femme consigne sa psychose se termine abruptement sur une dernière phrase inachevée, un *Dernier mot* tronqué : « Aussi, je vais fag. » Charge

à la fille unique, qui découvre ces notes dans la maison de sa mère, retrouvée morte, allongée dans la neige à quelques kilomètres de chez elle, de confronter les deux mémoires, les deux versions. Dans la deuxième partie du roman, c'est donc la fille qui établit sa vérité tout en prenant la mesure de l'ampleur de l'égarement, de la profondeur du gouffre alcoolisé dans lequel sa mère s'est noyée. Elle découvre aussi une « inconnue » à laquelle elle adresse un « tu » souvent amer, comme une déclaration posthume qui ressemble moins à de l'attachement filial qu'à un règlement de comptes différé avec une génitrice hantée, incapable d'aimer et pour toujours opaque.

« Qu'est-ce que j'ignore encore de toi et que je ne connaîtrai probablement jamais ? » Mais c'est aussi un refus d'héritage : se retourner, une dernière fois, puis se détourner.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Gisèle Fournier
Le dernier mot
MERCURE DE FRANCE
TIRAGE : 2 800 EX.
PRIX : 13,80 EUROS, 144 P.
TIRAGE : 978-2-7152-3132-0
SORTIE : 19 AOÛT

1^{er} SEPTEMBRE > ROMAN France

Le roman de l'auto

Une fresque générationnelle où les voitures jouent un rôle majeur.



Le regretté Roland Barthes avait bien raison, qui, dans ses fameuses *Mythologies*, accordait à la « Nouvelle Citroën », en l'occurrence la DS 19, le statut d'« objet parfaitement magique », moderne « équivalent assez exact des grandes cathédrales gothiques ».

Le sémiologue écrivait ces lignes dans les années 1950, et le phénomène n'a fait, depuis, que croître et embellir. « Dis-moi dans quoi tu roules, je te dirai qui tu es », en quelque sorte. Chez Jean Grégor, apparemment expert des bagnoles, on trouve justement une DS, une 21 Pallas, avec ses baguettes d'origine, devenue épave chez un paysan avant que Stéphane Giovanini, fils de garagiste rituel et motard, la récupère et se mette en tête de la restaurer.

Giovanini est l'un des sympathiques personnages de *Transports en commun*, la nouvelle production de cet hurluberlu nommé Jean Grégor, qui fut, entre autres *L'ami de Bono* (pour le Mercure de France, en 2005). Stéphane le motard est

l'ami de Sylvie Caron, laquelle, avec son nom tout droit sorti d'une chanson de Vincent Delerm, a dû « pleurer Balavoine ». En 1986, dans sa banlieue nord, elle a surtout pleuré la mort de sa mère, Valérie, tuée dans un accident de voiture, choc frontal inexplicable contre Jacques Manzarek, R 14 contre 205 Peugeot. Manzarek, avec son nom de rockeur, c'était le papa un peu baba cool du jeune Boris, né en 1968, un sacré glandeur qui n'aime rien tant que ne rien faire, mais en compagnie de son meilleur pote Mathieu Elkabache, jusqu'à ce que la « vraie vie » les rattrape : boulot, dodo... Reste l'auto. Quoique Boris ne soit pas accro.

Ces deux-là, Sylvie et lui, tout les sépare en apparence, et il faudra bien des années et des péripéties pour qu'ils finissent par se retrouver. Où ? comment ? motus... Simplement, dans cette histoire à tiroirs, joueront un rôle non négligeable Etienne Caron, grand-père de Sylvie, avec sa Jaguar MK II, Philippe, son père, frimeur qui, lorsqu'il divorce de sa femme pour une jeune fille, troque sa bourgeoise SM contre une Porsche 911 SC, ou encore une certaine Suzanne Lode-Becker. Elle, ce n'est pas sa voiture qui compte.

Elle est écrivaine et narratrice du roman, bien placée puisqu'elle a été durant trente-cinq ans, en secret, la maîtresse de Jacques Manzarek. Parfaitement maîtrisés par le romancier et sa porte-parole, tous ces destins se croisent et s'imbriquent dans une vaste fresque générationnelle drôle et sensible, où chaque détail est authentique, chaque mot sonne juste. Jusqu'à l'apologie finale du retour à la nature et à la réhabilitation du cheval, tellement dans l'air du temps chez ces enfants des années 1980 un peu paumés, qui ont l'impression d'être passés à côté de plein de choses. Pas Jean Grégor : lui a réussi un roman jubilatoire et profond à la fois, plein d'humour et tendre, qui ferait une épatante comédie à la française, façon Chatilliez. A sa façon, sans prétention, Grégor a écrit une version *eighties* des *Mythologies*, où il met en lumière, pour s'en moquer gentiment, la symbiose entre le statut social d'un propriétaire de voiture et son véhicule. Chaque époque a les cathédrales qu'elle peut. J.-C. P.

Jean Grégor

Transports en commun

FAYARD

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-213-65547-5

SORTIE : 1^{er} SEPTEMBRE

25 AOÛT > ROMAN Inde

Le banc de Marine Drive

Un deuxième roman très maîtrisé, dans les coulisses de Bombay.



Ça commence un peu comme du Bret Easton Ellis made in India, ou du Armistead Maupin réalisé à Bollywood. *Les derniers flamants* de Siddharth Dhanvant Shanghvi, ce sont aussi quelques stars de la jet-set de Bombay – ou plutôt Mumbai, depuis qu'un gouverne-

ment de droite nationaliste hindouiste a pris la décision absurde de redonner à un certain nombre de villes du pays leur nom d'avant la colonisation anglaise. C'est ainsi que Calcutta est redevenu Kolkata, Madras Chennai, et Bombay Mumbai...

Il y a Samar, un pianiste virtuose homosexuel, à la fois dépressif, m'as-tu-vu et très attachant, qui a renoncé à sa carrière à l'âge de 25 ans par peur de se répéter toute sa vie. Il y a son amie Zaina, une superstar de Bollywood bien plus profonde que les bluettes qu'elle tourne, qui supporte aussi mal sa solitude que le harcèlement auquel la soumet Malik Prasad, un sale voyou psychopathe, fils d'un politicien véreux (pléonasme en Inde) devenu ministre du Travail à Delhi. Il y a aussi le beau Karan, jeune photographe surdoué qui travaille pour un magazine, et à qui son rédacteur en chef offre sa chance, l'envoyant prendre des photos de Samar dans sa luxueuse villa. Ce soir-là, Zaina vient se ré-



Siddharth Dhanvant Shanghvi

fugier chez son confident. Et la vie de Karan bascule, qui va s'intégrer à ce milieu qui n'est pas le sien, nouer des liens d'amitié profonds avec l'actrice et le pianiste. Jusqu'au bout.

Un drame, l'assassinat de la star, fournit au romancier le déclic nécessaire pour faire passer son histoire de la comédie de mœurs au suspense psy-

chologique, à mettre en lumière toute la densité de ses héros, qui se révèle dans la souffrance, l'échec, la solitude, la vieillesse, la maladie.

Depuis *La fille qui marchait sur l'eau* (paru aux éditions des 2 Terres en 2004), le jeune Siddharth Dhanvant Shanghvi a mûri, et beaucoup progressé. Son premier roman, déjà très ancré dans Bombay, avait tout du grand mélo sentimental en Technicolor. Ici, même si les sentiments humains occupent encore le devant de la scène, si les destins continuent de s'entrecroiser et les histoires multiples de s'imbriquer, l'Inde d'aujourd'hui s'impose, pas forcément dans ce qu'elle a de plus idyllique. Comme d'autres auteurs indiens, même sans insister, Shanghvi traite de la pauvreté, de la corruption, de la vanité d'un monde fondé sur les apparences et l'argent auquel il oppose, naturellement puisqu'on est en Inde, la spiritualité.

S'ouvrant sur la satire, le roman s'achève dans la tendresse et la gravité, sur ce banc de Marine Drive que Karan a dédié à son ami Samar, parce que c'est là qu'ils avaient plaisir à venir, le soir, contempler la vie des autres. J.-C. P.

Siddharth Dhanvant Shanghvi

Les derniers flamants de Bombay

ÉDITIONS DES 2 TERRES

TRADUIT DE L'ANGLAIS (INDE)

PAR BERNARD TURLE

TIRAGE : NC

PRIX : 22,50 EUROS ; 480 P.

ISBN : 978-2-84893-083-1

SORTIE : 25 AOÛT

19 AOÛT > ROMAN Islande

Le garçon à la rose

D'Islande à une roseraie de couvent perdue dans les terres du Nord, le voyage initiatique d'un jeune homme entre jardinage et paternité.



On passe beaucoup de temps à confectionner des repas pour nourrir les autres, dans ce roman, le premier traduit en français de l'Islandaise **Audur Ava Olafsdottir**. Et à s'occuper de plantes et de fleurs. Le héros Arnljotur est un jeune garçon un peu tendre, pas encore tout à fait sorti de l'enfance, converti à la passion de l'horticulture par sa mère, récemment décédée dans un accident de voiture, qui avait réussi à faire pousser sur les terres volcaniques d'Islande, dans une serre de son jardin, une variété rare de roses à huit pétales et sans épines, *Rosa candida*. Avec des boutures soigneusement emballées dans du papier journal, ce rouquin rêveur s'apprête, à 22 ans, à quitter la maison familiale – un père « *qui sera octogénaire dans trois ans* », électricien à la retraite, et un frère jumeau anormalement silencieux – pour rejoindre sur le continent un pays du Nord jamais nommé où l'attend un travail de jardinier. Sans grande expérience des relations humaines, il est pourtant déjà père d'une petite fille de quelques mois, Flora Sol, conçue sans préméditation, dans un moment flou, avec l'étudiante en génétique Anna. « *Je ne compte pas forcément sur toi* », l'a prévenu la jeune



Audur Ava Olafsdottir

femme en même temps qu'elle lui annonçait la nouvelle de sa future paternité. Pourtant, cette responsabilité va devenir de moins en moins théorique. Les conseils bienveillants de la mère décédée escortent les pas du fils et les « *Comme aurait dit maman* » ponctuent le trajet qui le conduit au

couvent reculé dont il doit sauver la roseraie séculaire. L'abbé Thomas qui l'accueille va lui servir de directeur de conscience et d'« *agent de liaison avec le monastère* ». Car le garçon a bien du mal à déchiffrer les sentiments, les siens autant que ceux des autres (et des filles en particulier). Le moine lui conseille, en réponse aux questions existentielles que le jeune jardinier se pose – la mort, le corps et le sexe, les roses et la nourriture... –, le visionnage de classiques du cinéma mondial qu'il projette tous les soirs dans sa chambre en version originale non sous-titrée, en sirotant de l'alcool fort. « *Tu pourrais apprendre pas mal de choses sur la vie sentimentale des femmes en regardant Antonioni* », estime ce singulier cinéophile.

Au téléphone, le père, qui passe son temps à essayer de refaire les recettes de cuisine qu'a laissées son épouse, déverse sur son fils une sollicitude inquiète. Puisque dans une insolite inversion des rôles classiques, les hommes sont tous dans cette histoire très maternants. Prendre soin, veiller, élever (fillette et fleurs) sont la grande affaire de ce joli roman, réaliste et flottant. Et le garçon aux roses, un attachant personnage séraphique qui conjugue sagesse et ingénuité. Un innocent aux mains jardinières.

V. R.

Audur Ava Olafsdottir
Rosa candida

ZULMA

TRADUIT DE L'ISLANDAIS
PAR CATHERINE EYOLFSSON
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 20 EUROS ; 336 P.
ISBN : 978-2-84304-521-9
SORTIE LE 19 AOÛT

19 AOÛT > PHILOSOPHIE Suisse

La difficulté d'être soi

L'écrivain et philosophe suisse **Alexandre Jollien** raconte comment il vit son handicap et ses passions.



Ce traité des passions en cent chapitres commence sur une citation de Plotin et finit sur celle d'un maître zen. Entre les deux, Alexandre Jollien nous fait partager sa réflexion dans ce journal sans date, un journal tout à la fois spirituel et philosophique. Il y consigne ses lectures sur le thème de la passion qui constitue son « terrain d'exercice à plein-temps » et son attirance pour les corps masculins, lui qui n'habite plus le sien. « Je suis jaloux des corps des garçons de mon âge. » Etranglé par le cordon ombilical à sa naissance, Alexandre Jollien est handicapé. Et son livre montre toute la difficulté d'être soi dans ces conditions particulières, même si l'on est marié, même si l'on a deux enfants. A 34 ans et en trois livres, *Eloge de la faiblesse* (Le



Alexandre Jollien

Cerf, 1999), *Le métier d'homme* (Le Seuil, 2002) et surtout *La construction de soi* (Le Seuil, 2006), qui a figuré pendant plus de deux mois dans la liste des meilleures ventes, Alexandre Jollien s'est imposé comme un auteur à succès qui, au travers des penseurs antiques dont il est spécialiste, a permis de faire évoluer le regard sur le handicap, notamment dans les entreprises.

Ce conférencier apprécié qui tape ses textes lentement s'explore en découvrant les autres. Il dévoile ce cœur en miettes dans ce corps étranger. « *Je voudrais vivre nu, atteindre la nudité spirituelle, sans attentes, sans comparaisons, sans attachements.* » Dans sa philosophie à petits pas, Jollien évite le pathos en rappelant qui il est, comment il vit, ce qu'il ressent du monde et des autres, ou rapporte ses conversations avec l'écrivain suisse Georges Haldas ou le moine Matthieu Ricard.

La conclusion ? Il faut se servir de ses passions et ne pas être asservi par elles. « *Si les passions possèdent autant de force, c'est précisément parce que je n'ose pas capituler. Dans l'angoisse, je m'agite. Et comme celui qui tombe à l'eau, au lieu de se laisser flotter, gesticule vainement, je patauge dans mes affects.* » Un art de vivre en somme. **LAURENT LEMIRE**

Alexandre Jollien
Le philosophe nu

SEUIL

TIRAGE : 40 000 EX.
PRIX : 14,50 EUROS ; 192 P.
ISBN : 978-2-02-095915-5
SORTIE : 19 AOÛT